

JAMES ET L'ETHIQUE DE LA CROYANCE

Quinzaine Littéraire, nov 06

William James, *La volonté de croire*, tr.fr. L. Moulin, préface de Stéphane Galétić, Les empêcheurs de penser en rond, 2005, 321 p.

Il y a deux bonnes raisons, et une mauvaise, de lire ou de relire William James aujourd'hui. La première est qu'il fut l'une des fondateurs de la psychologie scientifique, et que ses *Principles of Psychology* (1890) demeurent l'un des ouvrages les plus passionnants qu'ait pu écrire un philosophe sur cette discipline, à une époque où les philosophes n'affectaient pas encore de rejeter tout ce qui pouvait venir de la psychologie expérimentale. Les théories de James sur les émotions et les sentiments, la volonté, la nature de la conscience et ses liens avec l'action et le comportement, sa théorie rapports de l'esprit et du corps (qui ne sont pas deux substances séparées, mais un seul et même flux d'événements à la fois physiques et mentaux), ses discussions de la biologie évolutionniste, inspirent encore une partie de la philosophie et des sciences cognitives contemporaines. La seconde bonne raison est que James est, avec C.S. Peirce, le fondateur du pragmatisme. On a surtout retenu de cette doctrine qu'il définissait le vrai par l'utile ou ce qui paye et qu'il réduisait toute théorie à ses effets pratiques et vérifiables. Mais à son origine, chez Peirce, le pragmatisme n'est en rien une doctrine anti-théorique : il est au contraire une métaphysique qui s'appuie sur une philosophie de la nature et qui définit la science comme recherche désintéressée du vrai. James a certes vulgarisé et gauchi les doctrines de Peirce et il n'a pas toujours su éviter les absurdités de la théorie pragmatiste de la vérité-utilité. Mais il a aussi posé de manière intéressante le problème des relations entre pensée et action. La plupart des essais de *La volonté de croire* (1898), qui fut traduit en français en 1916 (et dont ce volume reprend la traduction), appartiennent à cette veine. Dans le célèbre article qui donne son titre au volume, James reprend le problème qu'avait posé Pascal dans l'argument du pari : s'il est infiniment payant de croire en Dieu bien qu'on n'ait peu de preuves de son existence, n'a-t-on pas de bonnes raisons de croire, en dépit du fait que ces raisons soient pratiques et non pas théoriques ? Le savant victorien William Clifford, *clergyman* de la science pure, répondait : « On a tort, toujours et partout, de croire quoi que ce soit sur la base de données insuffisantes ». James réagit contre cette doctrine rigide, et soutient qu'il peut exister des circonstances, quand notre « nature passionnelle » et nos besoins vitaux sont en jeu, où il peut être légitime, et même possible, de vouloir croire, y compris sur la base de données insuffisantes. L'« éthique de la croyance », selon James implique qu'il y a des raisons pratiques de croire. La croyance est plus proche de la foi et de l'affect que de l'intellect. C'est une banalité, mais tout l'intérêt est dans le type d'argumentation déployé. La thèse de James a suscité une littérature énorme, et elle est encore très discutée dans la théorie de la connaissance contemporaine de tradition analytique. On s'y demande non seulement quels sont les liens de la croyance et de la volonté, mais aussi de la justification épistémologique et de la justification éthique, et si la connaissance peut être définie comme vertu intellectuelle. Les implications de la thèse de James pour la philosophie de la religion sont évidentes, et *La volonté de croire* devrait encore aujourd'hui figurer parmi les lectures de base dans ce domaine (signalons aussi dans ce volume un article sur la « recherche psychique », un intérêt que James partageait avec son frère Henry et qui éclaire fort bien les histoires de fantômes de ce dernier). Les implications de la thèse de James quand on s'interroge sur la nature des valeurs, et sur les liens entre épistémologie et éthique, sont également évidentes. Peirce jugeait la théorie jamesienne de la volonté de croire « suicidaire », et à mon sens elle l'est

bien, mais le problème n'est pas là : James a posé de bonnes questions, qui nous reviennent en boomerang dans ce qu'on appelle « la guerre des sciences », où s'opposent les tenants des idéaux classiques de la science, et les sociologues et historiens qui mettent l'accent sur l'imbrication des valeurs scientifiques et des valeurs sociales.

La mauvaise raison de s'intéresser à James est de voir en lui un précurseur d'une forme de pluralisme nietzschéen, et des différentes formes d'anti-théorie et d'anti-intellectualisme qui ont scandé la pensée européenne et particulièrement française de Bergson à Deleuze en passant par Sartre et les diverses philosophies de la vie. Bergson accueilli James avec faveur, et a vu dans le pragmatisme un précurseur de ses thèses. Deleuze, en bon bergsonien, fit de même, et par son truchement aujourd'hui le pragmatisme se trouve élu en empêcheur de penser en rond, défense de la pensée créatrice, intuitive, de « l'empirisme transcendantal » déterritorialisant et salvateur, et de la philosophie des réseaux nomades et des multiplicités. Compte tenu de ce qu'est devenue la scène intellectuelle en France, on pouvait s'attendre à ce que James nous revienne paré de ces oripeaux irrationalistes, dans la mesure aussi où les accents fidéistes de *La volonté de croire* ne sont pas niables, mais il y a de quoi sourire quand on lit sur la quatrième de couverture que « la tradition pragmatiste a perdu toute influence après la seconde guerre mondiale » et que « la philosophie américaine s'est détournée de toute préoccupation éthique et politique pour laisser la place aux jeux formels de la philosophie analytique ». Voilà certes une bonne illustration de la volonté de croire chez le préfacier du volume.

Pascal Engel